

—Eh bien ?

—Eh bien, je ne le ferais pas ! Est-ce que j'agis autrement si je n'étais pas sincère ? Que coûte un serment à un homme qui a pu nourrir de si viles pensées ?

—René, mon ami, vous vous exagérez vos torts. Je m'explique, en effet, la conduite de Gabrielle si elle a deviné vos motifs intéressés. La pauvre enfant a dû bien souffrir ! Je m'étonne pourtant qu'une pareille idée lui soit venue. . . . A son âge, avec si peu d'expérience du monde ! C'était bien dur de sa part. Et puis, enfin, elle aurait dû songer que sous ce rapport tout se compensait parfaitement, et que votre alliance. . . .

—Madame, interrompit René dont les yeux s'enflammèrent, si vous avez la moindre pitié pour moi, ne parlez pas ainsi ! . . . Gabrielle savait que je ne l'aimais pas, parce que j'ai eu la barbarie de le lui faire sentir. Je croyais agir avec franchise ; je me disais : " Au moins, je ne la tromperai pas." Je supposais que, de son côté, elle ne souhaitait que mon titre. . . . Voyez-vous, à présent, pourquoi elle ne veut pas de ce titre odieux ? Elle partagerait encore sa fortune avec moi, mais elle refuse d'être comtesse !

—Ah ! mon Dieu, dit la marquise, voilà bien des subtilités ! Alors, que résulte-t-il de tout cela ? Vous concluez comme Gabrielle : je l'aime, mais je ne l'épouserai pas. Cela fait hauser les épaules.

—Non, ma tante. Je conclus : je l'aime, et je me rendrai digne d'elle ; je l'aime, et je le lui prouverai.

—Voilà qui paraît plus raisonnable. Quels sont vos projets, voyons ?

—Je crains ma tante, fit-il, que vous ne m'approuviez pas.

—Ne vous êtes-vous jamais passé de mon approbation ? demanda la vieille dame en souriant avec malice.

—C'est vrai. Mais cette fois le parti que j'ai pris est grave. Ce que je redoute avant tout, c'est le chagrin qu'il vous causera. Pourtant, ma tante, continua-t-il d'une voix plus ferme, ce parti est irrévocable. Ma conscience et mon cœur me l'ont dicté, et je suis décidé à leur obéir, quoiqu'il m'en coûte.

—Vous m'effrayez, René. Quelle résolution a pu vous dicter votre conscience que je ne doive pas approuver ?

René vint se placer plus près encore de la chaise longue : il était assis sur un pouf très bas, et s'inclina de façon qu'un de ses genoux touchait le tapis lorsqu'il répondit d'une voix vibrante d'émotion.

—Ma chère tante, oh ! comme je voudrais. . . . oui, j'espère que vous me comprendrez. J'ai vingt-huit ans, et j'ai vécu jusqu'à présent en égoïste et en insensé. A cet âge, où tant d'autres ont déjà accompli de grandes choses, moi je n'ai encore songé qu'à mes plaisirs. Je découvre que je suis un être inutile, et plus qu'inutile, malfaisant ; car j'ai brisé le cœur d'une enfant innocente et j'ai failli tuer un homme. Et tout ceci, savez-vous bien pourquoi ? Savez-vous comment il se fait que j'arrive si tard à la vérité, que je me vois si tard tel que je suis ? . . . A cause d'un préjugé monstrueux, m'aveuglant comme un bandeau jeté sur mes yeux !—Tu es noble, me disais-je, tu es comte. Va, jouis, qu'as-tu besoin de savoir si d'autres souffrent et travaillent ! Ces gens-là sont trop heureux s'ils peuvent te voir passer sur ton cheval de sang ou dans le fond de ton coupé, quand tu cours à des fêtes. . . . Tu n'as plus d'argent. . . . problème affreux pour un honnête bourgeois ! Mais toi, n'as-tu pas ton nom ? Pais des dettes ! Les créanciers ne respectent rien dans ce siècle de roture ; eh bien,

marie-toi ; voilà des millions. . . . Il faudra prendre aussi ce cœur de jeune fille : bah ! c'est chose de peu d'importance et qui ne t'embarrassera guère. Et si quelque rival se présente, tu lui donneras un coup d'épée. Oui, voilà les pensées que j'ai nourries pendant vingt-huit ans !—Tu es noble, tout labour serait indigne de ta main patricienne : mange, bois, danse, chasse et divertis-toi ! Quand tu deviendras vieux, si tu n'es pas trop sot, tu feras de la politique, et tu élèveras ces belles maximes à la hauteur d'un système de gouvernement.

René, qui avait commencé de parler presque à genoux, d'un ton humble, persuasif, dans une anxiété de convaincre sa tante, s'était à peu près redressé après les premiers mots et à présent s'exprimait avec une chaleur extrême. La marquise l'avait écouté avec surprise d'abord, puis avec impatience, enfin avec colère.

—Où voulez-vous en venir ? fit-elle, craignant de deviner, mais désirant avant tout rester calme.

—A ceci : mes meubles et mes chevaux payeront mes dettes ; car, si le comte de Laverdie peut laisser protester sa signature, René Laverdie ne veut rien devoir à personne ! Or voilà mon nom désormais. . . . Et je le rendrai plus grand par mon travail et mon courage qu'il n'a jamais été, surmonté d'une couronne et d'un blason à huit quartiers.

La marquise de Saint-Villiers était déjà bien pâle ; deux jours d'angoisse avaient profondément altéré ses traits fins, mais un peu durs, et la blancheur de ses cheveux ondulés tranchait à peine sur son front mat et uni comme de la cire ; mais, après les paroles de son neveu, son visage sembla se décolorer plus lentement encore. Ses yeux sombres prirent tout à coup une expression sévère, presque farouche : elle les attacha sur ceux de René, et les y tint fixés longtemps sans prononcer une parole.

Il soutint ce regard avec tristesse et respect, mais avec fermeté.

René, dit la vieille dame d'un ton tranquille, ne m'avez-vous pas dit que votre décision était irrévocable ?

—Ma tante, j'avais espéré. . . .

—Répondez-moi, je vous prie.

—Oui, ma tante, elle est irrévocable.

—Eh bien, c'est la dernière fois, n'est-ce pas ? que vous m'avez appelé ainsi. Vous n'êtes plus mon neveu, et je ne suis plus votre tante. Adieu, monsieur.

Elle se leva et traversa la chambre pour sortir. Le jeune homme s'était levé aussi, atterré.

—Madame, s'écria-t-il, écoutez-moi : je voudrais vous dire un seul mot !

Elle se retourna, toujours aussi calme.

—Vous pouvez parler, fit-elle.

—Vous m'avez empêché de me tuer, reprit-il.

Il était si agité qu'il parvenait avec peine à former des phrases régulières et s'arrêtait à chaque instant.

— . . . Vous m'en avez empêché. . . . C'était pourtant conforme à l'honneur. . . . selon vous. . . . Vous pouvez encore choisir. . . . Je l'aimerais mieux, je vous assure. . . . Gabrielle m'oubliera vite. Elle ne me méprisera plus lorsque mon sang aura coulé.

La marquise revint sur ses pas et prit les mains de son neveu, non plus dure et hautaine, mais, les yeux pleins de larmes.

—Que dites-vous, mon pauvre enfant ? Moi, désirer, ordonner votre mort ? Mon Dieu ! Il est vrai que je mérite de semblables paroles, j'ai été bien cruelle ! Mais savez-vous quel coup vous me portez ? Je n'aimais que